

Ziad Touma
Au-delà des genres

Élie Castiel

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Castiel, É. (2003). Ziad Touma : au-delà des genres. *Séquences*, (225), 45–45.



Ziad Touma

Au-delà des genres

En 1995, il signe Dinner at Bubby's. Trois ans plus tard, Line-up, Prix Téléfilm Canada du meilleur court métrage canadien à l'Atlantic Film Festival. Il travaille pour la télévision et fonde plus tard sa propre compagnie de production. Avec Saved by the Belles, il signe son premier long métrage de fiction. Nous l'avons rencontré pour qu'il nous explique sa démarche artistique, étrange, poétique et des plus inusitées.

Élie Castiel

sonnages, à leur mode de vie nocturne, pour qu'elle pénètre mieux dans leur univers.

Des personnages presque documentaires puisque ce sont pour la plupart des non professionnels. Cela vous a sans doute amené à les diriger de façon non traditionnelle.

Tout à fait. Ce sont tous des vrais personnages, choisis au hasard des rencontres, sauf dans le cas de Danny Gilmore qui est comédien de métier. J'ai commencé par une espèce d'improvisation que j'appelle *jam cinématographique*. Pour moi, le cinéma est une forme d'art spontanée et instinctive. Contrairement à plusieurs réalisateurs qui, comme Hitchcock, travaillent très adroitement leur découpage technique, j'opte pour une plus grande liberté de ton et de mouvement. À mon avis, c'est la préparation de l'acteur qui est le plus important. Mais c'est aussi une étape qui me fait peur. Dans le cas de **Saved by the Belles**, plutôt que de demander à des acteurs de se mettre dans la peau des personnages, je suis allé chercher des personnages de la vraie vie. Les acteurs sont des pages blanches que le réalisateur et le scénariste doivent remplir.

Techniquement, sur le plan du récit, vous ne respectez pas tout à fait les continuités.

Et c'est tant mieux. Le cinéma est le mode d'expression artistique le plus jeune. Il a à peine un peu plus de cent ans. Il doit être un portrait de ce que nous sommes aujourd'hui. C'est pour cette raison que j'y ai incorporé d'autres moyens d'expression : la télévision, le vidéoclip, le théâtre, l'improvisation, la photographie, la lumière. La musique aussi, qui joue un rôle essentiel, omniprésent, et qui possède une signification narrative.

Vous avez tourné en numérique. Question de budget sans doute.

Dans un sens, peut-être bien que oui. Mais le numérique me donnait l'occasion d'utiliser plus de rubans. Je ne devais donc plus mesurer le temps.

Pourquoi avez-vous choisi comme toile de fond le monde nocturne, et plus particulièrement celui de la faune gaie ?

Parce que les gens de la nuit sont des personnages *arc-en-ciel* qui défient les normes de la société. Mais il n'y a pas que les gais dans ce film. Il y a aussi une riche diversité multiculturelle. J'ai fait en sorte que les représentants de ces ethnies soient eux-mêmes. Le film, avec tous ses personnages bigarrés, se situe à la limite du documentaire. ➤

Vous démarrez dans le long métrage de façon virulente, faisant fi des modes et des genres.

Effectivement. Le but était d'essayer de trouver une prémisse qui allierait deux de mes thèmes de prédilection : l'identité et la mémoire. Je crois que mon origine ethnique y est pour quelque chose. Dans le film, nous nous retrouvons devant un personnage sans passé qui va se mettre sous l'aile de deux individus qui se sont réinventé une identité autre que la leur. Mais en chemin, c'est lui qui les questionne. Pour situer ces protagonistes dans un lieu physique, j'ai choisi l'univers de la nuit, et plus particulièrement celui du Montréal nocturne, avec tous ses interdits, ses excès, sa frivolité, sa tension. Un lieu de contraires, de l'ambigu, du névralgique.

D'une certaine façon, c'est l'univers que vous montriez dans Line-up.

Oui, en effet, mais sur un mode mineur. Je viens du Moyen-Orient. Je suis né à Beyrouth et j'ai vécu la guerre pendant dix ans. En 1985, lorsque je suis arrivé au Canada, c'était vraiment la ruée vers l'or. J'ai découvert une sorte d'Amérique de rêve. Et pour moi, l'Amérique a toujours été un cirque plein de couleurs, un lieu permissif et de liberté d'expression. Et dans mon Amérique à moi, j'ai aussi découvert Montréal la nuit. La nuit, en effet, constitue un univers où on peut tout se permettre sans être jugé. Les gens se regardent droit dans les yeux. La nuit est un *lieu* magique, mystique même, qui peut être aussi romantique que dangereux. C'est à ce moment que les émotions sont les plus extrêmes. On y perd ses repères et les couleurs apparaissent plus définies, plus fluorescentes, les contrastes plus accentués. Brian C. Warren et moi-même avons travaillé le scénario pendant la nuit. J'ai même *imposé* à l'équipe de tournage de travailler pendant la nuit. Pour qu'elle s'adapte aux per-